

Chapitre premier

Se découvrir un oncle

Je levai les yeux de ma broderie et vis que ma mère s'était assoupie dans son fauteuil. Sa coiffe avait glissé et l'un des pans frôlait sa bouche, frémissant à chacune de ses expirations. On aurait dit un pavillon en déroute qui battait au vent. Je trouvai cela amusant et ne pus m'empêcher de sourire. Nous étions seules dans la chambre, fort heureusement. On n'aurait pas permis que je rie d'elle. Je reposai mon ouvrage et me levai. Il faisait sombre et, comme je m'apprêtais à allumer la lampe de suif sur la table, j'entendis des bruits dans la cour. Un équipage entra. Je me précipitai à la fenêtre, trop tard pour apercevoir les arrivants, car ils avaient déjà contourné la tour. J'entendis le bruit des sabots décliner en direction des écuries. Était-ce mon père qui revenait d'expédition ? Je l'espérais tant. La vie était si morne en hiver quand il n'était pas à Morar. Nous étions le 22 février et cela faisait quinze jours qu'il était parti avec le chef MacNèil. À ma connaissance, mère n'avait reçu aucune nouvelle de lui, ce qui n'était guère étonnant : mon père mettait un point d'honneur à mêler le moins possible sa vie familiale à ses affaires. Je crois que cela tenait à un événement datant de bien avant ma naissance, alors que mon père n'était pas au service du clan MacNèil et que mes parents ne se connaissaient pas encore.

Le chat sauta sur le rebord de la fenêtre, en toucha le verre du bout de son museau noir, imprimant aussitôt une petite marque de buée dans le givre, puis il vint me quêter une caresse. Je le pris dans mes bras en lui grattant les oreilles d'une main et le remis au sol, dans la jonchée humide et odorante. À cause de la vilaine habitude qu'il avait prise de jouer avec les lacets de ma robe, on m'interdisait de le garder sur moi. Je trichais souvent : rien ne m'attirait plus que son poil chaud et doux. Je ne détestais pas non plus le piquant de ses petits crocs sur le bout de mes doigts quand il me mordillait.

Je revins à la table et m'emparai du fusil aux extrémités recourbées et du silex que je battis tout près de la mèche de la lampe. De jolies étincelles jaillirent aussitôt et mirent le feu dans le réceptacle de verre. Je refermai la porte de la lampe le plus délicatement possible, mais le bruit de la clenche réveilla ma mère.

« Que fais-tu là, ma fille ? me dit-elle en se redressant. Il est trop tôt pour allumer. Combien de fois devra-t-on te dire d'épargner les mèches ? »

Elle réajustait maintenant sa coiffe et son surcot, maugréant sur le même sujet :

« Éteins cette lampe. Nous y voyons très bien ici. Attendons-nous quelqu'un ? Non. Personne ne s'est annoncé et, si ton oncle ne mange pas avec nous, nous serons encore seules pour souper. Tu sais bien, Sorcha, que nous devons donner l'exemple de l'économie domestique à la maisonnée. Sinon, qui le ferait ? Il te faut vite apprendre cela. Si tu n'as pas le souci de ces choses, tu ne pourras pas faire un bon mariage. Ne fais pas la sourde oreille. Je te vois et je sais ce que tu penses sur le sujet. Sache que la princesse Marguerite avait treize ans quand elle a épousé le dauphin Louis, l'an dernier. Alors, à dix ans, tu n'es pas trop jeune pour te préparer à ta destinée. Ne l'oublie pas, Sorcha, tu es fille de noble. »

Contrariée, je détournai mon regard et m'abstins d'apprendre à ma mère qu'un équipage venait d'arriver. Je ne prêtai qu'une oreille distraite à la sempiternelle question des mariages dont elle raffolait. Il me semblait que notre condition n'était pas celle de la famille MacNeil, qui, elle, à n'en pas douter, faisait partie de la noblesse. Les prétentions de ma mère quant à nos titres au sein du clan m'irritaient. Je n'eus pas le temps d'éteindre la lampe, car la porte de la chambre s'ouvrit à la volée et mon oncle Innes fit irruption dans la pièce, l'air atterré. Je suspendis mon geste et jetai un coup d'œil derrière lui. Deux gardes de l'escorte de mon père et une servante se pressaient à l'entrée, avides de nouvelles. Mais de lieutenant Lennox, point. J'eus soudain le pressentiment qu'il était arrivé quelque chose à mon père.

« Le roi est mort ! annonça mon oncle de but en blanc tout en cherchant des yeux un siège. Avant-hier, à Perth, dans le couvent des frères noirs. Il a été transpercé de vingt coups de dague. Une abomination ! Un assassinat !

– Dieu du ciel ! » s'exclama ma mère, croisant les mains sur sa poitrine.

Mon oncle s'était effondré sur un banc et ma mère s'était levée en même temps, fort ébranlée. Je les regardais l'un et l'autre, me demandant ce qui leur causait une si grande émotion. Je ne connaissais pas grand-chose du roi d'Écosse. Je savais seulement qu'il était impopulaire auprès des seigneurs des Highlands qui se moquaient de ses goûts pour le luxe et se plaignaient de ses impôts élevés. J'avais une idée extrêmement vague de ce qu'étaient le luxe ou un impôt, par contre, vingt coups de dague, ça, j'arrivais assez bien à l'imaginer. Dans tous les récits de chevalerie, on transperçait toujours l'ennemi de ce chiffre magique. Cela m'apparaissait donc dans l'ordre des choses pour le roi des Écossais.

« Innes, d'où tenez-vous cela ? dit ma mère avec difficulté.

– De votre mari, ma sœur. Il arrive à l'instant de Mallaig. Vous voyez, Graham est finalement passé aux actes... le scélérat ! »

Me jetant un coup d'œil contrarié, il s'adressa à moi : « Sorcha, ma chérie, tu devrais descendre dans la salle et attendre ton père. Va, va. Laisse-nous... »

Je ne me le fis pas dire deux fois et quittai la chambre à toute vitesse. Trouver mon père : voilà en effet ce que je devais faire. Lui me dirait ce qu'il fallait penser de tout cela. J'avais encore au cœur un malaise que seule sa vue dissiperait. L'assassinat du roi m'importait cent fois moins que le retour sain et sauf de mon père au domaine.

Je dévalai l'escalier qui menait à la salle où je repérai mon père du premier coup d'œil : il me faisait dos, penché devant l'âtre, les mains tendues au-dessus des flammes. Il avait déposé ses gants sur la première pierre, pour les faire sécher. Ses longues heuses de bœuf, raidies de gel, retroussaient aux orteils. Avec les éperons qui pendaient derrière, je trouvais que ses pieds ressemblaient à des serres. Je m'approchai doucement en fixant son visage.

J'avais appris à ne pas le distraire de ses méditations et à l'aborder discrètement. On le disait vieux. Moi, je ne pensais pas que cinquante-deux ans fût vieux. J'avais toujours vu le lieutenant Lennox les cheveux gris, la moustache aussi, le dos légèrement voûté et la démarche pesante. Je croyais que c'était là les attributs normaux d'un laird, propriétaire d'un domaine de plusieurs hectares et d'un troupeau de cent têtes de bœufs.

S'avisant de ma présence, il tourna lentement la tête de mon côté, me fit un sourire que démentait son front soucieux, puis reporta son regard sur les flammes en marmonnant une salutation. Je m'approchai, le saluai à mon tour et m'accroupis à ses pieds.

« Bonsoir père, commençai-je tranquillement. Dites-moi, aurons-nous un autre roi ? Oncle Innes dit que le roi est mort. Lui et mère en sont très malheureux. Êtes-vous malheureux aussi ? – Je ne suis pas malheureux, Sorcha, bien que ce soit triste ce qui est arrivé », me répondit-il.

Il se pencha au-dessus de moi, tendit les bras et me souleva de terre. Je m'agrippai immédiatement à son cou, le cœur ravi. Ma mère n'aimait pas qu'il me prenne ainsi et le lui reprochait chaque fois, prétextant que je n'étais plus un enfant. Il prit place dans son fauteuil et m'installa sur ses genoux en poursuivant ses commentaires sur l'événement.

« Oncle Innes et ta mère sont bouleversés parce qu'ils ont peur de ce qui va arriver maintenant. Vois-tu, Sorcha, d'après ce que l'on sait, celui qui aurait assassiné le roi avait des complices dans les Highlands. Les répercussions du meurtre pourraient être désastreuses pour un des clans, dont celui de ta mère.

– Mais pas pour le clan MacNèil, père, n'est-ce pas ? »

Je savais que nous faisons partie du clan MacNèil de Mallaig et que son chef, le seigneur Iain, effectuait plusieurs missions pour le compte du roi dans les Highlands. On disait aussi que dame Gunelle, son épouse, entretenait depuis plusieurs années une correspondance assidue avec la reine. Grâce aux relations de mon père, laird et premier conseiller des MacNèil, notre famille ne devait pas être exposée aux représailles que l'assassinat du roi soulèverait parmi les clans des Highlands. Du moins, c'est ce que je croyais.

Mon père plissa les yeux et se mordit les lèvres. Sa réponse tardait à venir et je commençai à m'en inquiéter. Alors que je me concentrais sur sa bouche et serrais les revers de son pourpoint humide, impatiente qu'il reprenne la parole, il émit une explication que je ne compris pas sur le coup.

« Pas pour le clan MacNèil. Tu le sais, Sorcha, les MacNèil sont parmi les plus fidèles sujets du roi dans les Highlands. Le seigneur Iain va probablement participer aux recherches pour retrouver les coupables s'ils viennent à se réfugier chez des Highlanders. Dans les prochaines semaines, il sera très important pour tout le clan que rien ne puisse semer le doute sur son allégeance et le placer du côté des ennemis de la Couronne.

– Je vois, père », murmurai-je.

En réalité, à ce moment précis, je n'avais aucune idée de la menace qui planait sur le clan MacNèil, ni de cet incompréhensible tourment qui assaillait mon père, ma mère et mon oncle. Je quittai donc les genoux de mon père et gagnai les cuisines, attirée par la bonne odeur de galettes au miel qu'on y cuisait et décidée à oublier la question de la mort du roi, qui me dépassait complètement.

Ce n'est que le surlendemain que je saisis ce que mon père avait voulu me dire ce soir-là. Ce 24 février 1437, je me levai à l'aube, comme à tous les jours, et me rendis aux matines dans le bourg en compagnie de ma mère, de mon oncle Innes, de notre servante Finella et de l'écuyer qui menait notre voiture. Il faisait un froid à pierre fendre et je pestais contre ma cape qui était trop mince et trop courte pour me garder au chaud. Pourquoi n'avais-je pas comme damoiselle Ceit, la fille du seigneur MacNèil, un grand manteau doublé de vair ? Pourquoi n'avais-je pas non plus de souliers fourrés ? N'étais-je pas, aux yeux de ma mère, fille de noble ? Que ne me vêtaient-ils pas selon mon rang ? Je ruminais sur mon habillement et ratai ainsi plusieurs moments importants durant l'office dans la petite église, notamment l'élévation, manquement dont j'aurais à me repentir plus tard.

*

Sur le chemin qui nous ramenait à Morar, je décidai d'entretenir ma mère de la question de mes habits et elle me fit réellement bon accueil. J'avais présenté ma revendication de manière à flatter son orgueil et à stimuler l'intérêt qu'elle portait à toutes les marques confirmant le haut statut dans un clan, dont la tenue vestimentaire n'était pas la moindre. Quand nous pénétrâmes dans la cour, j'avais presque obtenu la promesse que l'on revoie le contenu de mon coffre, mais nous fûmes interrompues brusquement.

Un homme de la garde de mon père se rua sur notre équipage en réclamant de toute urgence ma mère et mon oncle Innes. Un cheval, que je ne reconnaissais pas, était dans un coin. De ses naseaux écumants et de ses flancs luisants de sueur s'élevaient des petits nuages de condensation ; cet animal avait dû arriver chez nous après une course. Mon oncle sauta de voiture et aida ma mère à descendre. Je restai là, assise avec Finella un court moment, vaguement inquiète. Je regardais ma mère et mon oncle se précipiter à l'intérieur du manoir et je me demandais quel genre de visiteur pouvait bien provoquer une telle agitation chez ses hôtes.

Je n'eus pas le loisir de rencontrer ce visiteur, propriétaire du cheval, car la salle était vide au moment de mon entrée. Ils étaient tous montés dans la chambre et la porte au bout de l'escalier était close. Finella semblait indifférente à l'événement ; elle se défit de sa cape et se mit tranquillement à son métier à tisser en m'invitant au travail d'un ton las.

D'un âge respectable, notre servante avait servi l'ancien maître de Morar, messire Aindreas, frère de Baltair l'Ancien, lequel avait dirigé le clan MacNèil avant le seigneur Iain. Je n'avais pas connu ce chef décédé bien avant ma naissance, mais on chérissait encore sa mémoire et tous vantaient sa grandeur.

Pour ce qui est du Aindreas en question, on lui faisait bien mauvaise réputation dans le clan, dont il avait d'ailleurs été chassé, et, de sa domesticité d'alors, Finella était la seule représentante. Au bourg, on racontait qu'elle avait supplié mon père de la garder quand il avait racheté le domaine d'Aindreas avant ma naissance. Encore aujourd'hui, elle vouait au lieutenant Lennox une éternelle reconnaissance et une admiration qui frôlait parfois l'adoration. Et, en fait, il me semblait que ma mère était souvent agacée par les sentiments que Finella nourrissait à l'égard de mon père.

Quant à moi, j'aimais la compagnie de cette femme, car son bavardage incessant alimentait ma curiosité sur le passé de Morar et de Mallaig. Comme ma mère venait d'un comté plus au nord et n'avait pas connu le clan MacNèil avant son mariage, elle était peu renseignée sur son histoire. En outre, elle était de nature secrète et n'avait pas l'immense talent de conteuse que possédait

Finella. Malgré les fréquentes allusions de ma mère à ce sujet, le départ de notre servante m'aurait beaucoup déplu. Comme mon père ne le souhaitait pas plus que moi, rien de ce côté n'aboutissait et Finella demeurait avec nous, en toute quiétude.

« Viens ici, Sorcha, me dit-elle. Viens m'aider. Si tu veux un manteau doublé comme tu le demandes à ta mère, tu devras mettre la main au métier.

– Je ne porterai pas de tartaine. C'est juste bon pour les plaids ou les manteaux de nos hommes d'armes. Je porterai de la laine peignée d'Édimbourg ou du velours de Palma, comme dame Gunelle et damoiselle Ceit. S'il faut broder, je le ferai et je choisirai une broche d'Aberdeen dans le coffre de père. Voilà ! »

Pour l'heure, je n'avais nulle envie de tisser. Il me fallait connaître ce qui se tramait là-haut, et j'allai m'asseoir sur la dernière marche, dans l'attente que la porte s'ouvrît. Quand cela se produisit enfin au bout de deux heures, je n'étais plus là. Ma patience avait été vaincue et j'avais quitté la salle vers d'autres activités.

*

Le jour était sombre en ce début de matinée à Mallaig et l'unique fenêtre du bureau laissait filtrer une pâle lumière, obligeant les occupants à travailler à la lueur d'une lampe. À la table, dame Gunelle s'occupait des affaires du domaine, penchée sur le livre de comptes. Seuls les bruits discrets de sa plume griffant le papier et le crépitement du feu meublaient le silence qui régnait dans la pièce.

Assis devant l'âtre, Iain MacNèil activait les braises du bout du tisonnier, l'esprit ailleurs. L'assassinat du roi occupait toutes ses pensées depuis une semaine. Le Parlement n'avait pas tardé à déclarer l'assassin, Robert Graham, hors-la-loi. Sa tête et celles de ses complices étaient mises à prix. En sa qualité de chef du clan MacNèil et au nom de la loyauté qui le liait à la couronne d'Écosse, le seigneur Iain brûlait d'engager ses troupes dans cette chasse à l'homme. La position stratégique de Mallaig dans les Highlands faisait de son clan un allié tout désigné pour entreprendre les recherches, s'il s'avérait que Graham cherchait refuge dans le nord du pays. En effet, on disait l'homme soutenu par de nombreux chefs highlanders, qui étaient insoumis et ennemis jurés du roi. Les clans highlanders constituaient, depuis le début de son règne, le talon d'Achille du roi d'Écosse.

En évoquant le décès du roi Jacques, qui avait fait un court séjour à Mallaig et qui l'avait reçu en audience une douzaine d'années auparavant, Iain MacNèil se sentit envahi d'amertume. Les

liens précieux tissés lentement entre Mallaig et la cour d'Écosse pouvaient se rompre au moindre revers politique. Il tourna la tête vers son épouse et vit qu'elle l'observait.

« Je songeais au roi, ma dame, comme vous sans doute. Au roi et à sa veuve, votre correspondante, laissa-t-il tomber. C'était un couple uni, n'est-ce pas, et lui, il a été un bon roi malgré tout ce qu'on lui reproche.

– Certes, mon seigneur. Vous avez raison. Que Dieu ait son âme ! Qu'Il prenne sous son aile la reine Jeanne et ses enfants. Que va-t-il désormais arriver au royaume ? »

Dame Gunelle déposa sa plume et contempla ses doigts tachés d'encre. Elle regrettait de ne pas s'être rendue à Perth pour les funérailles du monarque. Elle aurait eu l'occasion de rencontrer la reine au lieu de lui écrire une longue missive comme elle s'était résignée à le faire. Un concours de circonstances l'avait rivée à Mallaig. D'abord la maladie de leur chapelain, le révérend Henriot ; puis un revers amoureux de leur fille Ceit qui passait son dépit sur tous les habitants du château ; finalement, cette menace latente qui pesait sur leur clan chaque fois que le pouvoir royal était contesté dans les Highlands. À ce chapitre, son époux était inflexible et ne s'octroyait aucun déplacement hors du domaine quand les relations devenaient tendues entre les clans du nord et le sien. Une attaque du château faisait toujours partie des perspectives à envisager à Mallaig. Ces jours-là, où il tenait à défendre lui-même son bien et ses gens, il déléguait son cousin Tòmas aux différents endroits où sa présence était requise. Ce fut le cas pour les funérailles du roi Jacques dans les Lowlands.

Au bout d'un silence, Dame Gunelle reprit le cours de sa pensée à haute voix : « Je me demande ce qu'il adviendra du petit Jacques et de la reine mère, mon seigneur. À sept ans, l'héritier est trop jeune pour régner, il a l'âge de nos bessons. Savons-nous quel seigneur sera nommé régent ?

– Non, mais nous ne tarderons pas à le savoir. Dès le retour de Tòmas, nous serons fixés sur cette question. Sur cette question et sur celle de Robert Graham et de ses complices. – Que voulez-vous dire, mon seigneur, croyez-vous qu'ils ont déjà été capturés ? Ou bien le Parlement a-t-il renoncé aux poursuites ? Croyez-vous au soulèvement de la population en leur faveur, comme on l'a laissé entendre ?

– J'ai du mal à imaginer Graham à la tête d'un coup d'État. Il a beau être l'oncle du roi, il n'en demeure pas moins que c'est un fieffé coquin. Nous savons tous que le roi s'était fait bon nombre d'ennemis dans toute l'Écosse, dont certains parmi ses propres seigneurs. Mais de là à ce qu'un homme puisse réunir aujourd'hui un groupe capable de renverser le Parlement... il faut voir. Entre la bouche et la cuillère, vient l'obstacle. »

Iain MacNèil posa son tisonnier contre la pierre de l'âtre et se leva. Malgré sa stature plutôt moyenne, la largeur de ses épaules accentuait l'impression de vigueur et d'invincibilité que sa physionomie dégageait. Ses cheveux et sa barbe, encore très noirs à trente-six ans, lui conféraient un air à la fois jeune et redoutable. Il fit quelques pas dans la pièce jusqu'à la fenêtre.

« À mon avis, poursuivit-il, Graham va quitter Perth si ce n'est déjà fait. Ses jours sont comptés et ses protecteurs aussi. La question est de savoir quand et où il referra surface dans le royaume. Et si c'est dans les Highlands, le chambellan pourra compter sur moi et nos hommes pour le débusquer. »

En disant cela, Iain heurta vigoureusement le volet de bois de la fenêtre. Au même instant, comme répondant à un signal, son fils Baltair passa la tête dans l'ouverture de la porte. Les cheveux hirsutes, les yeux noisette pétillants, la tête bien ronde, il gardait à douze ans quelques traits empâtés de l'enfance.

« J'irai avec vous, père ! clama-t-il en entrant dans la pièce d'un pas décidé. Vous me laisserez monter votre cheval pommelé et vous me confierez une dague. Je chevaucherai parmi vos chevaliers et nous irons venger le roi au nom du clan MacNèil ! »

Dame Gunelle ne put réprimer un sourire. Au château, son fils n'avait d'yeux et d'intérêt que pour son père. Baltair le Jeune, comme on l'appelait à Mallaig, épiait sans cesse son père où qu'il soit, au donjon, au corps de garde, aux écuries ou dans le bureau, et, durant ses fréquentes absences, le garçon ne tenait pas en place, rendant la vie insupportable à la domesticité du château.

« Tu n'iras nulle part, mon fils, répliqua Iain MacNèil. Je ne t'équiperai d'aucune arme et tu continueras à monter ta petite jument. Et si tu t'entêtes à espionner les conversations que j'ai avec ta mère, malgré l'avertissement que je t'ai déjà servi à ce sujet, tu seras corrigé et confiné en classe tout le jour avec tes frères. »

Le jeune Baltair se figea sur place. L'expression de son visage passa de l'enthousiasme à la surprise, puis à la déception. Il dévisageait tour à tour son père et sa mère, ne sachant devant lequel plaider sa cause. Il choisit d'affronter son père.

« Vous faites erreur, père, si vous croyez que je vous espionne. Il n'en est rien. Si je ne suis pas en classe, c'est que je n'y ai pas leçon en ce moment et j'ai l'autorisation de notre précepteur pour vous rejoindre... »

Se plantant devant Iain MacNèil, il poursuivit sur un ton décidé :

« Trois de vos six chevaliers sont entrés en apprentissage à mon âge, comme vous-même, m'a-t-on dit. Je désire commencer le mien avec vous. Aussi, je crois que vous devriez reconsidérer ma proposition de vous accompagner. J'ajouterais que mes progrès à cheval vous surprendront quand vous aurez l'occasion de les constater et que ma petite jument ne me convient plus. D'ailleurs, je crois que nous devrions la redonner à Ceit : elle ne s'entend avec aucune autre monture de votre écurie. »

Le seigneur Iain se détourna pour cacher à son fils le sourire moqueur que cette tirade avait fait naître sur ses lèvres. Au fond, il était particulièrement fier de l'audace et de l'aplomb de son aîné. Il croisa le regard de son épouse et vit qu'elle partageait le même sentiment. C'est en se forçant à adopter un ton sérieux qu'il invita le jeune garçon à le suivre aux écuries. Dans sa voix, il y avait un accent de défi dont Baltair ne perçut rien. Au contraire, le fils exultait en emboîtant le pas à son père ; il redressa les épaules et passa devant sa mère en lui décochant un sourire vainqueur, de ceux qui avaient le don de l'amadouer.

Dame Gunelle hocha la tête en signe d'impuissance : cet enfant pouvait faire ce qu'il voulait d'elle, tant son pouvoir de séduction et sa finesse d'esprit étaient grands. Le père et le fils quittèrent le bureau et elle referma le livre de comptes avec lenteur, songeuse. Que ces treize dernières années avaient filé vite ! Déjà son fils premier-né était prêt à se former à la carrière de chevalier. Une vie rude d'entraînement au maniement des armes, aux combats, aux expéditions, aux joutes de toute nature, s'ouvrait devant lui. Elle ne put s'empêcher de frémir en imaginant tout ce que son fils aurait à affronter, exigences de sa mâle condition. Puis, avec indulgence pour elle-même, elle se remémora l'année 1424, cette bouleversante année qui l'avait complètement transformée. Au prix d'une grande maîtrise de sa part et de beaucoup de peines, cette année charnière dans sa vie avait fait d'elle une femme mariée contre son gré ; une jeune châtelaine aux lourdes responsabilités sur un domaine divisé ; une innovatrice dans un milieu inculte qu'elle avait réussi à ennoblir. Partie du nid douillet de sa famille de riches commerçants des Lowlands à dix-neuf ans, elle avait subi à son arrivée dans les Highlands le choc de la rencontre avec une culture et une langue différentes. Elle avait vite appris que la vie y était une lutte contre des trahisons de toute sorte et un affrontement perpétuel avec les clans et elle s'était retrouvée au cœur d'un échiquier de jeux politiques où le pouvoir et les influences s'exercent sur une grande famille avec acharnement. Mais surtout, dame Gunelle avait découvert que la vie à Mallaig était une vie où les armes dominaient souvent l'instruction et où, parfois, l'appartenance au clan l'emportait sur la foi en Dieu.

Voilà tout ce que la vie d'adulte réservait à une jeune âme dans les Highlands. Dame Gunelle, née Keith, épouse de Iain MacNèil et châtelaine de Mallaig, soupira. Son fils s'appêtait à franchir le seuil qui le séparerait dorénavant de l'enfance et elle doutait que son époux lui rendît la partie facile dans cette étape.

Elle quitta la table pour couvrir les braises dans l'âtre, prit la lampe et quitta le bureau dont elle referma la porte doucement, comme si elle tournait la page sur un épisode de sa vie et de celle de son fils.

*

Ce n'est qu'au soir, à table, que j'entendis parler du mystérieux visiteur. Il ne partageait pas notre repas, comme tout visiteur normal, mais s'était retiré dans la chambre ouest. Je compris qu'il s'agissait d'un oncle que je n'avais jamais vu, le cadet de la famille de ma mère, du clan MacDonnel de Loch Duich, à une trentaine de miles, un lieu où je n'avais jamais mis les pieds. Étrangement, personne à table n'avait l'air enchanté de sa visite. Au contraire, les conversations entre mes parents et mon oncle Innes étaient tendues et on faisait allusion au visiteur à demi-mot. J'en déduisis que sa présence à Morar était indésirable et, dès ce moment, cet énigmatique visiteur piqua ma curiosité.

Quand l'occasion m'en fut donnée, je me hasardai à demander si cet oncle était malade. D'un air extrêmement agacé, ma mère m'ordonna aussitôt de me taire. Mon père serra les mâchoires et n'ouvrit pas la bouche. Mon oncle Innes, voyant bien que je n'obtiendrais pas de réponse d'eux, entreprit de m'offrir une explication, longue à souhait, comme toutes celles qu'il donnait lorsque son opinion était sollicitée. J'appris ainsi peu de chose tant le fil de son histoire était embrouillé. Le nom de cet oncle était Eachan. Il avait fait une longue route, était très fatigué et devait dormir le plus possible ; ne pouvait se rendre dans sa famille pour je ne sais quelle raison ; allait demeurer à notre manoir quelque temps ; enfin et surtout, personne ne devait savoir qu'il était ici, car il était recherché par des brigands. Cette dernière information me fascina par-dessus tout, alors qu'elle aurait dû m'alarmer, comme le ton de mon oncle Innes me le laissait entendre :

« Tu n'as rien à craindre, Sorcha, conclut-il. Si nous gardons un parfait silence sur la présence de Eachan à Morar, les brigands n'en sauront jamais rien et ils ne viendront pas nous inquiéter. Tu comprends cela. Tu ne voudrais pas que notre jeune frère, à ta mère et à moi, soit pris ou battu ou pire encore. Bien sûr que non, n'est-ce pas, Sorcha ? Nous pouvons compter sur toi ? – Certes, mon oncle », répondis-je, hésitante.

Ce faisant, je fixais mon père, espérant qu'il interviendrait pour confirmer la version qui m'était présentée ou pour émettre une recommandation sur la façon de me comporter avec ce Eachan. Mais rien ne vint de ce côté. Le lieutenant Lennox évita mon regard, repoussa son bol et se leva ; il quitta la salle sans saluer personne, accompagné d'un silence généralisé.

Un moment, je fus tentée de le suivre. Il s'isolait sans doute dans sa chambre pour le reste de la veillée. Mais, en jetant un coup d'œil à ma mère et à mon oncle, je sentis qu'il fallait s'en tenir là. Je n'en apprendrais pas davantage d'eux. On ne m'avait pas formellement défendu d'entrer en contact avec le visiteur, mais je présumais que cette interdiction allait bientôt m'être servie.

Aussi, je décidai de faire une petite expédition à la chambre ouest à l'insu de tous, le soir même, aussitôt que je pourrais m'éclipser en douce. À mon avis, c'était la meilleure façon d'en savoir plus long sur cet étrange oncle en fuite qui avait choisi notre manoir pour se cacher.

J'attendis que Finella se soit assoupie avant de quitter notre lit et, comme à chaque soir, ce ne fut pas très long. Je ne pris pas de lampe afin qu'on ne remarquât pas mes déplacements et je contournai la salle où ma mère et mon oncle veillaient. J'empruntai, à tâtons, l'étroit escalier à vis, mes mains trouvant naturellement des repères sur les murs familiers. Mon cœur battait fort et j'avais le souffle court durant l'ascension silencieuse et obscure vers la chambre ouest. Là-haut, le froid me glaça. J'étais pieds nus sur les dalles de pierre et je regrettai amèrement de ne pas avoir enfilé mes chaussons d'agneau avant d'entreprendre mon expédition. Quand je levai les yeux sur le palier, une vive excitation s'empara de mon cœur en alerte : de la lumière filtrait sous la porte de la chambre. Ainsi, le dénommé Eachan ne dormait pas, ce qui était fort encourageant. Je ne savais pas si j'aurais osé le réveiller pour assouvir ma curiosité.

Je heurtai d'abord discrètement la porte, puis un peu plus fortement, à quelques reprises. N'obtenant pas de réponse, j'entrouvris doucement. Il était là, assis sur son lit et me fixait. Ses longs cheveux roux tombaient dans son cou. Du bas de sa chemise, ouverte sur sa poitrine nue, sortaient deux longues jambes couvertes de poils et des pieds fort sales. Je revins à son visage barbu et ne sus que lui dire comme salutation. C'est lui qui parla le premier :

« Bonsoir, petiote ; tu veux me rencontrer... Tu es curieuse à ce que je vois... »

Comme je ne disais mot, il poursuivit en me détaillant d'un regard perçant :

« Laisse-moi deviner : tu es la fille de la maison. Sorcha. C'est cela, la fille de ma sœur, tu es ma nièce. C'est bien cela, n'est-ce pas ? »

– En effet, je suis Sorcha, messire Eachan. La fille du lieutenant Lennox. Et vous êtes pourchassé, et vous vous cachez à Morar, car les brigands qui sont à vos trousses ne songeront jamais à vous chercher ici. C'est bien cela, n'est-ce pas ? »

Oncle Eachan partit d'un grand rire. Un rire de gêne et de nervosité, me sembla-t-il. Il se leva, allongea quelques pas sans but, puis revint à son lit où il reprit place. Il frappa du plat de la main sur le drap, à côté de lui, en guise d'invite à m'asseoir, geste qui fit vaciller la flamme de la bougie placée tout près. Je n'avais pas l'intention d'accepter cette invitation, mais je m'avançai tout de même dans la chambre. Mon intuition me disait que je venais de lui présenter, sur sa présence

au manoir, une version des faits différente de la sienne. J'étais intriguée et je vis immédiatement dans ses yeux qu'il l'avait compris. Je repris :

« On m'a dit que vous avez fait une longue route. J'ai vu votre cheval fourbu dans la cour ce matin : il doit être bien vieux, car Loch Duich n'est pas très loin d'ici, messire mon oncle... – Ha, ha ! Tu n'es pas très futée pour ne pas faire la différence entre un cheval et un destrier. Sache que j'arrive de Perth : j'ai parcouru plus de cent vingt miles en deux jours et une nuit. Pas mal, hein ? Je ne m'appelle pas Eachan* pour rien, damoiselle ma nièce. Et ma monture s'appelle Grad**. Bien malin qui pourrait nous rattraper lorsque nous déguerpiissons d'un lieu. »

Il leva le menton d'un air de défi, me dardant un regard ironique : je l'avais piqué au vif en parlant de son cheval dont il était visiblement très fier. Cet échange sur ses prouesses équestres ne m'avancait guère quant aux motifs de sa fuite. Mais je ne savais comment continuer mon interrogatoire. Le silence tomba entre nous et je jetai des coups d'œil furtifs autour, à la recherche d'un élément qui aurait pu relancer la conversation ou éclairer ma curiosité. Oncle Eachan profita de la pause pour soulever le drap, glisser les pieds dessous, s'étendre et rabattre son plaid sur ses épaules. Il me signifiait ainsi que la rencontre était finie. Je n'eus aucune difficulté à le comprendre et me retirai en lui souhaitant une bonne nuit. Je quittai donc la chambre ouest comme j'y étais venue, sans bruit et sans lumière. Mes pieds complètement gelés me faisaient mal et je me hâtai vers l'escalier que je dévalai en sautillant afin d'être le moins possible en contact avec les marches glacées. Une fois recroquevillée dans mon lit, je pris mes orteils entre mes mains pour les réchauffer en songeant à la chevauchée d'oncle Eachan. C'est alors que me revint un détail de notre conversation : Perth. N'était-ce pas là qu'on avait assassiné le roi la semaine dernière ?

Je me sentis tout à coup mal à l'aise. Une idée prenait forme dans mon esprit : si oncle Eachan était l'un des complices du meurtrier qui venait chercher refuge dans les Highlands, comme mon père l'avait prévu ? Cela expliquerait qu'il ne puisse rentrer chez lui où la garde royale irait le prendre en premier lieu. Car, j'en étais soudainement sûre, il n'avait pas de brigands à ses trousses, mais les justiciers royaux. Dans ce cas, nous commettions une faute grave en hébergeant le fuyard et nous nous placions ainsi du côté des ennemis de la Couronne. Voilà sans doute pourquoi mes parents lui réservaient un si étrange accueil... Et voilà surtout ce à quoi mon père faisait allusion le jour de son retour. L'explication que je venais d'échafauder me sembla la bonne et mon estomac se noua. Sur ces inquiétantes pensées, je sombrai dans un sommeil agité jusqu'à l'aube blanche.

*

L'air était sec et piquant dans la cour du château de Mallaig. Un vent constant soulevait la crinière de l'étalon pommelé que Baltair venait d'enfourcher pour une démonstration qu'il avait négociée la veille. Le jeune garçon savait que son père l'examinait et que rien, aucune maladresse ou hésitation, n'échapperait à son regard expert. Il lui fallait être à la hauteur : il se mordit les lèvres et se concentra. Aussitôt que l'écuier lâcha la bride, Baltair redressa les

épaules, pressa les flancs de l'animal de ses genoux et le fit tourner sur lui-même. Il entendit aussitôt son père le héler :

« À main droite, Baltair ! Un destrier se mène de la main droite, la gauche porte l'arme. » Il eut à peine le temps de corriger l'erreur que, du haut des remparts, une sentinelle commanda l'ouverture de la porte d'enceinte. Baltair venait de perdre l'attention de son examinateur, car le seigneur Iain se retourna et cria en direction du bastion qui surmontait la porte : « Qui va là ?

– Votre laird de Morar, mon seigneur, lui répondit-on. Messire Lennox. Il descend du plateau sud, sans escorte. »

Le seigneur Iain leva un sourcil et se porta à la rencontre de son laird d'un pas tranquille. Pourtant, de si bon matin et en solitaire, cette visite l'intriguait.

Jamais démarche n'avait paru plus pénible au lieutenant Lennox. Chaque pas de sa monture sonnait le glas dans son cœur. En pénétrant dans l'enceinte, il aperçut d'abord, au fond de la cour, Baltair monté fièrement sur un destrier pommelé. La vue du jeune héritier lui remémora l'époque où il s'était attaché à Mallaig, peu après sa naissance. Du coup, il mesura l'étendue des années passées au sein du clan MacNèil.

C'était à l'hiver 1426 qu'il avait racheté son contrat de son ancien maître, Nathaniel Keith, père de la châtelaine de Mallaig, pour se mettre au service d'Iain MacNèil. Ce dernier l'avait vite établi dans son clan et élevé au rang de premier conseiller. Depuis, une grande estime commune les unissait. En fait, le lieutenant était plus fidèle au chef MacNèil qu'il n'aurait pu l'être au roi d'Écosse.

Il prit une profonde inspiration avant de saluer son seigneur qui s'avancait vers lui :

« Mes salutations et celles de ma maison, mon seigneur. Dieu vous protège !

– De même pour vous et les vôtres, Lennox, lui répondit Iain MacNèil en s'emparant de la bride. Que fabriquez-vous sur le chemin si tôt ? Et sans vos hommes... Ne me faites pas languir, vous apportez des nouvelles et, à votre mine, elles ne sont pas très bonnes.

– Je ne suis porteur d'aucune nouvelle », déclara Lennox en descendant de cheval.

Il plongea le regard dans celui de son interlocuteur et poursuivit sur un ton grave :

« Mon seigneur, sauf votre respect, j'ai pris une décision dont je viens vous faire part. C'est le but de ma visite. Ce que j'ai à vous dire ne concerne que nous deux. Voilà pourquoi j'ai choisi de me présenter ici seul. Pouvez-vous me recevoir ?

– Certes, Lennox, lui répondit Iain MacNèil. Comme vous le constatez, j'assiste en ce moment à un exercice équestre... »

Se tournant vers son fils avec un sourire dans la voix : « Ce n'est pas tout à fait au point. Le cavalier manque de pratique. J'y reviendrai plus tard. Venez, pour l'heure, nous serons à l'aise dans la salle d'armes. »

Baltair, qui s'était avancé, eut le temps d'entendre la dernière phrase de son père avant que les deux hommes n'entrent dans le donjon. Il eut une moue de dépit et mit pied à terre. Il prit sa monture et celle du lieutenant Lennox par la bride et s'en alla d'un pas raide vers les écuries. Des larmes d'amertume lui montaient aux yeux. Il se hâta de les refouler avant que l'écuyer qui venait à sa rencontre ne les voie. L'instant suivant, lorsque Baltair confia les bêtes à ce dernier, il avait déjà échafaudé un plan pour imposer sa présence à son père. Il pénétra dans le donjon d'un pas plus léger.

Court mais très haut de plafond, le hall était occupé par un large escalier qui menait aux étages du donjon et il comportait trois portes d'arche ; la plus grande ouvrait sur la grand-salle, la plus petite, sur le bureau et la troisième, sur un corridor menant au corps de garde. Baltair hésita à peine entre ce dernier et la grand-salle. Pour se rendre aux cuisines, à la chapelle, à la classe ou à la salle d'armes, il fallait passer par la grand-salle. C'était le lieu de vie du château, celui de toutes les rencontres, des repas, des réceptions, mais surtout, c'était la pièce de prédilection de sa sœur Ceit. Elle avait établi là ses quartiers pour mener sa cour auprès des visiteurs, tyranniser les domestiques et régenter les allées et venues des membres de la famille. Depuis quelques semaines, les sautes d'humeur de la jeune femme avaient même chassé leur mère dans l'aile ouest du donjon, celle des dames, où la paix régnait en permanence. Comme Baltair n'avait pas le goût de se faire intercepter par sa sœur, il opta pour le corps de garde. Mal lui en prit, car c'est là qu'il croisa Ceit.

La jeune femme savait qu'elle ne devait pas se trouver dans cette partie du château réservée aux chevaliers et hommes d'armes. Elle pouvait compter sur leur discrétion, car sa position intouchable de fille du seigneur lui donnait un certain ascendant sur eux. Mais avec son frère

Baltair, il en allait tout autrement : le garçon commençait à prendre ses distances et il échappait de plus en plus à sa domination. Ceit choisit le parti de provoquer la rencontre. Elle secoua ses longues tresses rousses et se composa un air admiratif qui accentuait l'irrégularité de ses traits, une malformation de naissance.

« Tenez, voilà notre jeune seigneur ! Je suis venue observer votre démonstration. C'est d'ici que nous avons la meilleure vue sur la cour. Ça n'a pas duré très longtemps, il me semble. Je crois que vous n'êtes pas très à l'aise sur le dos de cet animal... »

Se tournant vers les hommes qui les observaient, elle ajouta d'un ton perfide :

« Messires Giles, Ruad, Aodan et le chevalier Keir m'en faisaient la remarque, justement. – Je suis davantage à ma place sur le dos du pommelé que vous ne l'êtes dans cette pièce, ma sœur ! Si vous ne vouliez rien manquer de la démonstration, comme vous le prétendez, vous n'aviez qu'à prendre votre cape et à vous rendre dans la cour. C'est certainement là que la vue est la meilleure. »

Assez satisfait de sa réplique, Baltair tourna les talons et fonça vers la grand-salle avant que sa sœur n'ait le temps de riposter. Il avait surpris quelques mines gênées parmi les hommes qu'elle avait pris à témoin, et cela lui donnait des ailes : il interprétait leur attitude comme la preuve qu'il pouvait en imposer par ses commentaires.

Orientée plein nord, la vaste salle d'armes du château de Mallaig recevait peu de lumière de ses trois hautes fenêtres en arc d'ogive. Pour l'éclairer, des torches de suif fichées dans chaque pilier étaient allumées dès le matin et y brûlaient jusqu'au coucher. Faisant toute la largeur du donjon, cette salle servait de tribunal local quand le seigneur exerçait la justice sur ses terres, était le théâtre des cérémonies d'adoubement, et de prêt de serment des serfs. Mais surtout, c'était là qu'avaient lieu les entretiens privés du chef du clan. En somme, c'était le refuge d'Iain MacNèil.

Chaque fois qu'il y entrait, il ressentait la présence d'une force, presque palpable, indéfinissable, latente. Venait-elle du souvenir héroïque de ses aïeux, les chefs qui l'avaient précédé à la tête du clan ou, encore, du poids des responsabilités inhérentes à son rôle ? Une impression de solennité s'emparait toujours de son cœur dès les premiers pas qu'il faisait dans la salle, puis elle se dissipait peu à peu. Or ce matin-là, l'impression ne le quitta pas pendant toute l'heure que dura l'audience avec le lieutenant Lennox.

Il avait entraîné ce dernier tout près de l'âtre où ils avaient pris place l'un en face de l'autre sur des bancs droits. Un silence oppressant s'était aussitôt installé, que le seigneur MacNèil n'avait

osé briser, car son laird et conseiller semblait troublé et abattu. Iain MacNèil le vit sortir de son pourpoint une pièce d'étoffe pliée qu'il déposa sur ses genoux avec des gestes lents, presque empreints de tendresse. La voix rauque et hachée par l'émotion du lieutenant Lennox s'éleva enfin, alors qu'il déployait ce qui s'avéra un blason brodé aux armoiries du clan MacNèil. « Mon seigneur, j'ai porté fièrement vos couleurs depuis onze années, parmi les plus belles de ma vie. J'ai reçu dans votre maison estime, honneurs et acquisitions. La place que vous m'avez désignée dans votre clan est à tous points de vue enviable et je souhaite en avoir été digne jusqu'à ce jour. Cependant, je dois la quitter et c'est à regret, croyez-moi, que je le fais. Demeurer avec vous serait vous trahir. »

La pause qui suivit était chargée d'une si grande tension que les deux hommes retinrent leur souffle. Iain MacNèil ne s'attendait pas à une telle déclaration de son laird. Doutes, questionnements, peur, tristesse se bousculaient en lui. Perdre Lennox, son bras droit, ancien lieutenant de la famille Keith et fidèle escorte de son épouse, l'homme mûr et infailible qui avait été son seul soutien quand était venu le temps de prendre les commandes du clan à la mort de son père ? Cette idée était intolérable. Incapable de soutenir le regard douloureux de son laird, il s'obligea à fixer les mains immobiles, posées à plat sur le blason.

« Je suis responsable de ce qui se passe sur mon domaine, poursuivit lentement le lieutenant, car tout ce qui est fait à Morar est réputé être fait en mon nom. Or un événement survenu hier au manoir fait que je serai bientôt identifié comme un ennemi de la Couronne. Je sais ce qu'il en coûte que la réputation d'un clan et celle de son chef soient ternies par un des siens. Je ne puis le permettre pour vous qui étiez dans les bonnes grâces du roi depuis si longtemps. Alors, je n'ai d'autre choix que de renoncer à vos armoiries, mon seigneur. Jamais je n'accepterais de vous placer dans la position de devoir me bannir.

– Lennox, mon ami, êtes-vous bien certain qu'il n'y a pas moyen d'éviter cela ? insista le seigneur Iain. Êtes-vous si sûr que notre clan sera atteint par votre supposée déconfiture ? – Aussi vrai Mallaig sera la place forte d'où partiront les troupes levées par le chambellan pour venger la mort du roi dans les Highlands, aussi vrai Morar sera ciblé comme un repaire. Je ne puis en dire plus, mon seigneur, je suis lié à la famille de dame Angusina, mon épouse. Aussi, faites-moi la grâce de respecter mon silence sur mes raisons. »

Iain MacNèil n'était pas homme facile à convaincre et il argumenta longtemps avec son laird pour trouver une solution et infléchir sa décision. Mais, à la fin, il dut se résoudre à accepter cette démission qui le déchirait. C'est la mort dans l'âme qu'il recueillit le blason azur et orpiment qui ornait depuis tant d'années le surcot de son grand ami et conseiller.